

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.
323 rue de Chartres.
Nouveaux Cont. et B. Saville.

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.
323 rue de Chartres.
Nouveaux Cont. et B. Saville.

NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.
323 rue de Chartres.
Nouveaux Cont. et B. Saville.

SOMMAIRE.

La Suprême Illusion.
Casserie Scientifique, Docteur
O.
La Reque d'Emeraude.
La Chanson du Nouveau,
poésie.
Les Vautours de Paris, l'Éuille-
ton du Dimanche, (Suite).
Mondanités, chiffon.
L'actualité, etc., etc.

LEI

Comte Witte, premier ministre.

On en parlait depuis le retour de Portsmouth; maintenant la chose est faite: le comte Witte est premier ministre en Russie. L'événement n'est pas sans analogie avec le rappel de Necker en juillet 1789. Mais à l'état actuel de la Russie, la désorganisation administrative, les troubles intérieurs, l'incertitude et l'incertitude du lendemain évoquent à tort et à travers la France d'il y a un siècle, il ne faudrait pas être dupe de la comparaison; et l'on s'instruit, d'ailleurs, à noter les différences. Il y a celle-ci, tout d'abord: qu'en Russie les états généraux ne sont pas convoqués et que la grève générale des chemins de fer n'équivalait pas à la prise de la Bastille.

Néanmoins, cette grève générale fut un moyen de pression révolutionnaire, et il n'y a pas à se dissimuler qu'il a réussi dans une certaine mesure. Certes, il était à souhaiter que le régime fût modifié dans un sens libéral. Le Tsar croyait personnellement à cette nécessité, et il y eût bien plus tôt conformé ses actes à des conseils sages et à des influences déplorables ne l'avaient toujours contrarié ou gêné. Il avait de réfléchir pour reconnaître que, dans toute organisation constitutionnelle, le Tsar perdrait moins d'autorité et de prestige qu'il n'en risquerait chaque jour en gardant toutes les responsabilités pour lui seul. Les gouvernements les plus autoritaires ont intérêt à interposer, entre eux et le peuple, des pouvoirs secondaires qui, forcément, attirent et déchargent une bonne part des orages.

Il est malheureux que les concessions inévitables du gouvernement russe apparaissent toujours au lendemain d'une émeute. Elles y perdent la valeur d'un don volontaire, d'une "Charte octroyée." On a de bonnes idées en haut lieu et des intentions meilleures encore. On prépare l'entrée du peuple russe dans la vie politique, on constitue un ministère. Des circonstances regrettables ont toujours retardé,

l'exécution de ces projets; et l'on peut le dire puisque les journaux les ont exposés bien avant que le mouvement gréviste eût pris de l'importance.

L'inconvénient de ces retards est de déprécier les concessions que le gouvernement russe a faites, de rendre les "réformateurs" plus exigeants et d'encourager tous les théoriciens de la grève générale non seulement en Russie mais partout où il existe un prolétariat travaillé par la propagande révolutionnaire. Voilà ce qu'il fallait éviter à tout prix. On a l'air de céder à l'anarchie ce qu'on a toujours voulu, dans ces derniers temps, concéder de plein gré. L'exagération et la mauvaise foi des polémiques sauront exploiter cette apparence.

Tout ce qui se passe en Russie depuis de longs mois montre que le goût de la politique est excité dans toutes les classes, et que fournir un aliment à cette passion inévitable est, non pas d'intérêt révolutionnaire, mais d'intérêt social — d'intérêt conservateur. Les couches du peuple russe que l'on va évoquer à la vie politique seront, dès le lendemain, conservatrices et s'apercevront qu'elles doivent défendre les avantages conquis pour les préserver des exigences hâtives qui les compromettraient à coup sûr.

Elles s'apercevront aussi qu'elles ont dans les mains, même sous une forme incomplète et rudimentaire, un instrument de progrès et de liberté. Il suffira de vouloir s'en servir. Avec sa hache de silex l'homme primitif abattait des arbres et les ajustait pour se construire un abri. Je ne comprends pas les révolutionnaires russes qui rejettent d'avance toute Constitution où ne sera pas inscrit le suffrage universel! Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que l'on a le suffrage universel en France, après des révolutions et des bouleversements extraordinaires. Les réformateurs russes orientent-ils leurs pas plus préparés au suffrage universel que ne l'était la France de Guizot?

A la fin, toutes ces polémiques sont stériles; et ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de démontrer le mouvement en marchant, c'est de prouver qu'une Constitution sage et prudente peut donner de bons résultats et en la mettant tout de suite en pratique. Tel sera probablement l'avis et tel sera le rôle du comte Witte. Son nom a le son d'une promesse. Même les adversaires du nouveau "premier", même ceux qui le chargent de mille responsabilités; oui, même les implacables ennemis qu'il a (et qui ne désarmeront jamais) lui reconnaissent une foule de qualités. Napoléon en aurait remarqué principalement une, celle qu'il estimait entre toutes et pour laquelle il confiait volontiers des armées à Masséna: le comte Witte est heureux. Il inspire aux autres cette confiance qui fait que les autres — pour ne pas être victimes d'un succès dont ils sont d'avance persuadés — aident à la réussite rien qu'en évitant de s'y opposer. C'est là ce que, dans la direction des affaires humaines, on appelle la "bonne étoile" ou la "chance." Elle a, jusqu'à ce jour, favorisé le comte Witte. Puisse-t-elle, par cette entremise, favoriser également la Russie!

Branz mutité.

Chas F. Aiken âgé de 30 ans est arrivé à la Nouvelle-Orléans hier matin et a été envoyé à l'hôpital. Il a eu le bras gauche mutilé par les roues d'une locomotive de l'Illinois Central à Amite, Lae.

JAPONISME.

Après l'amour des laques, des estampes en couleur, des inros, des netzkès et des gardes de sabre, le Japon tient à nous inoculer le goût du jiu-jitsu. C'est l'art d'entraîner par adresse, promptitude et adresse un adversaire plus fort que soi. Au Japon, l'astuce n'a point de limites précises; elle se confond volontiers avec la perfidie. C'est dire que le jiu-jitsu est un jeu cruel où le vaincu sort en triste état. Pour accommoder ce sport aux mœurs occidentales, on a jugé nécessaire d'en adoucir les conditions. Aussi, dans la rencontre qui a eu lieu récemment à Paris, entre un professeur de jiu-jitsu et un maître de boxe, il était entendu que les témoins pourraient intervenir et mettre fin à la lutte dès que l'infériorité d'un combattant deviendrait évidente; il était aussi convenu, par un sentiment de modération qui sera jugé louable, que les luteurs devraient autant que possible éviter de se crever les yeux, de se mordre et de se priver d'organes importants. A ces gentillesses près, tout le reste était permis, ce qui laissait encore au jiu-jitsu une bonne partie de son agrément. Un signal donné par l'arbitre, et en présence de tout ce que Paris compte d'éminents pugilistes, les deux adversaires, posés en face l'un de l'autre, sur un toit soigneusement sablé, commencent par s'observer. Puis, le maître de boxe administre au jiu-jitiste un formidable coup de pied; le jiu-jitiste encaisse le présent, mais n'en fut pas troublé, et, saisissant le bras du boxeur, le retourna jusqu'à le briser. Sur quoi le boxeur fut déclaré vaincu. La lutte avait duré en tout 26 secondes et 1/5. C'est un record de vitesse. Maintenant, les lois du jiu-jitsu sont-elles celles d'un sport ou simplement un manuel de coups d'apaches? C'est une autre question.

AUTOGRAPHES.

Les chasseurs d'autographes autrichiens sont dans la joie. Dans une assemblée générale qu'ils viennent de tenir, les artistes de l'Opéra de la Cour ont décidé qu'à l'avenir ils s'obligeront à répondre à toute demande d'autographe, paraf ou dédicace, en échange d'une légère dime dont le montant a été fixé au prix uniforme de soixante hellers et qui ira grossir la caisse de secours des artistes dramatiques.

Les jeunes filles et les collégiens dont le cœur s'est enflammé pour le ténor ou la prima donna n'auront plus à se gêner désormais, ni à se demander si "Lui" ou "Elle" voudra bien répondre à la lettre par laquelle ils lui demandaient "une ligne d'écriture". Ils achèteront le portrait de Pobjet de leur rêve, passeront à la caisse et le lendemain ils auront la dédicace souhaitée. Car "Lui" et "Elle" sont "forcés" de répondre.

Le tout pour soixante centimes! C'est pour rien!

VOL.

Hier matin, entre dix et onze heures, des voleurs sont entrés dans la fabrique de glace Hercules, située à l'angle des rues Alvar et N. Peters, et après avoir brisé le coffre-fort en ont emporté une somme de \$19.

Le vol a été découvert par Lem Davis, un des employés, qui a immédiatement prévenu la police.

Le Monde Visible et Invisible.

L'article paru dans l'ABELLE le 19 octobre dernier sous le titre: "Rêves et Pressentiments", a inspiré à une de nos lectrices les lignes suivantes:

Nous sortons d'une période d'un si profond matérialisme, que les faits, dits surnaturels, tels que rêves, pressentiments, phénomènes psychiques qui sont à l'ordre du jour, pour la première fois depuis bien des siècles, semblent éveiller en nous la pensée qu'il pourrait peut-être bien exister des mondes invisibles dont nous n'aurions eu aucune connaissance jusqu'à présent, non pas parce qu'ils n'existent pas, mais parce que l'instrument physique que nous appelons notre corps est trop imparfait pour vibrer à l'unisson d'un monde fait de matière plus fine que celle que nos cinq sens perçoivent.

Dans les religions de l'antiquité, la réalité des mondes invisibles formait la base de tout enseignement. En Egypte, le monde phénoménal n'était que l'image, la réflexion des mondes réels. Les Hébreux, dans leurs livres philosophiques, affirmaient que Dieu avait créé l'Univers des idées, avant l'Univers des formes — De l'Adam Radmon, on avait fait l'Adam terrestre — Philon d'Alexandrie disait que Dieu, voulant rendre le monde visible, créa d'abord le monde invisible.

L'apôtre St Paul affirmait qu'il nous était possible de voir les choses invisibles — Pythagore, Platon et beaucoup d'autres initiés des grandes écoles philosophiques de l'antiquité croyaient aussi fermement au monde invisible, le détachant plus réel que celui qui tombait sous nos sens ordinaires. Le Réel seul est Eternel et il n'y a que l'Eternel qui puisse nous satisfaire.

Les enseignements de l'homme, parcelle divine détachée de Dieu, était l'esprit vivant dans trois mondes à la fois, intellectuel, sensuel, physique, le dernier ne marquant qu'une étape de sa vie, qu'il passe profondément enseveli dans la matière la plus dense jusqu'à ce qu'il s'en élève peu à peu, entraîné par le courant de son évolution, sa marche ascendante le ramenant à la Source Première. Telle était la sagesse antique, telle elle l'est aujourd'hui, sous son nom moderne de Théosophie.

L'Univers n'est qu'une gradation de la matière, une gamme de vibrations s'étendant du plus dense au plus subtil, du plus lent au plus rapide, du visible à l'invisible. L'Ego conscient sur les plans les plus élevés, voit les effets qui seront amenés par les causes présentes, tel que le pourrait faire un homme perché au haut d'une échelle, dominant une barrière et cherchant par mille détours à trouver l'issue qui les en fera sortir. Du haut de son poste d'observation, il voit et d'après leurs mouvements, peut aisément dire, si le succès ou l'insuccès couronnera leurs efforts.

L'Ego dans son corps, c'est la Vie Divine dans la forme, plus ou moins consciente, selon son contrôle sur son instrument; que nous agissons, que nous sentions, que nous pensions, ce n'est qu'un aspect différent de la même Vie. Allons au-delà de cette limite qui nous emprisonne et l'âme, consciente, soulèvera le voile qui nous cache la Réalité et l'Eternité.

E. H.

La Troupe d'Opéra.

La troupe d'opéra français que nous entendrons au cours de la saison prochaine, qui compte cent trente-cinq personnes, a quitté New York hier à dix heures du soir par train spécial. Elle sera donc à la Nouvelle-Orléans lundi matin.

Nous en donnons ci-après le tableau:
Administrateur de la scène, M. Jourdan Blondel.
Chef d'orchestre, M. F. Rey.
Chef d'orchestre, M. Francotte.
Tenors: G. Lucas, F. Ansaldo, E. Leprestre, N. Regis, A. Vermont.
Barytons: L. Mezy, P. Villa, H. Verheyden, L. Vislar.
Basses: P. Vallier, Hy. Baer, C. Bourgeois, C. J. Castellanos.
Falcons: M. Sterda, Gally Sylva.
Chanteuses légères: Walter Villa, Grandjean Arald.
Contralto, Berthe Soyer.
Mezzo Soprani, A. Fréda, V. Varlière.
Maître de ballet, G. Belloni.
1ère danseuse, Stella Bossi.
Demi-caractère, N. Greppi.
Travesti, Mercier.

ST-CHARLES ORPHEUM

Demain soir l'Orpheum présente au public deux des plus renommés artistes du genre dit vaudeville: Bert Leslie et Robert Dailey.

Ces deux comédiens, qui excellent dans l'art de personnifier des caractères spéciaux, ont obtenu précédemment des succès incontestés dans les troupes qui jouaient "The Fortune Hunters" et "Paris by Night."

Ils ont pour partenaires Maud Emery et William Mowry. Disons que Miss Emery est une fort élégante danseuse. Leur numéro se terminera par une fantaisie burlesque sur "Hamlet," dans laquelle paraîtront seuls Leslie et Dailey.

Une autre saynète originale est celle qui a pour titre: "Those Were Happy Days," et que joueront Howard et North.

Dave Genaro et Ray Bailey ne peuvent manquer d'enthousiasmer le public dans un acte fort spirituel: "A Cigarette Case." Le "cake walk" de Genaro avec Miss Bailey est une véritable révélation.

Les huit Bédouins, ou "tourbillons du désert", sont des gymnastes comme on n'en a guère vu auparavant.

Ils ont été récemment engagés par l'Orpheum Circuit Company, et la Nouvelle-Orléans est une des premières villes d'Amérique où ils paraissent.

Blanche Shary, comédienne et chanteuse, possède autant de talent que de beauté.

Le magicien Powell est également inscrit au programme.

Paraitront aussi Dan Quinlan et Keller Mack, deux ministres renommés qui débutent dans la vaudeville.

Des vues animées intéressantes complètent ce programme exceptionnellement varié.

TULANE.

Miss Eleanor Robson, l'artiste distinguée qui a su conquérir une place éminente sur la scène américaine, a décidé de débiter comme étoile dans "Merely Mary Ann", une délicieuse comédie d'Iraël Zangwill. Elle a fait ainsi preuve d'un certain courage et surtout de confiance en soi-même, car beaucoup d'autres, à sa place, eussent préféré un rôle dans lequel elles auraient pu porter des toilettes éblouissantes et montrer leur beauté.



HOWARD & NORTH,

A l'Orpheum la semaine prochaine dans "Those Were Happy Days."

Miss Robson a choisi un rôle tout opposé. Dans les trois premiers actes elle ne paraît que sous les traits d'une servante de bourgeois londonien, mal nourrie, délaissée, n'ayant d'autre joie que son amour invincible pour un pauvre compositeur. Ce n'est qu'au dernier acte qu'elle peut paraître en grande dame.

Mais ce contraste ne fut que mettre davantage en relief le souple talent de l'artiste.

Mardi en matinée Miss Eleanor donnera la première représentation "Browning" à la Nouvelle-Orléans. La pièce choisie est "In a balcony".

Elle y a obtenu un grand succès il y a trois ans à New York. Cette matinée commencera à une heure et demie et personne ne pourra prendre un siège après le lever du rideau.

Le dimanche 19 novembre, début de Wilton Lackaye dans "The Pet", une œuvre dont on parle beaucoup, que Channing Pollock a tiré du fameux roman de Frank Norris.

La représentation de "Babes in Toyland" ce soir au Crescent est un véritable événement artistique.

Dans cette œuvre supérieure tirée d'un conte de féerie "Babes in the Woods", Hamlin et Mitchell ont certainement dépassé tous leurs prédécesseurs dans le genre. En outre, les plus habiles décorateurs ont peint les décors, et un des plus grands musiciens modernes, Victor Herbert, a adapté une délicieuse musique au poétique livret de James McDonald.

Il suffit de dire que c'est Julian Mitchell qui a préparé la mise en scène et dressé l'armée des acteurs et des figurants.

La semaine prochaine les habitués du Crescent auront le plaisir d'entendre un jeune acteur renommé, Harry Besford, dans "The Woman Hater", une comédie de David D. Lloyd.

Concours de fumeurs.

Nous relations, dernièrement, le record établi à Lack-n, près Bruxelles, par M. Fr. Kos, qui mit trois heures sept minutes à fumer quatre grammes de tabac dans sa pipe.

Ses lauriers empêchaient de dormir quelques Flamands habitant Paris. Ceux-ci au nombre de quarante huit, se réunirent dans un café des environs de la Bastille. A un signal donné, ils allumèrent tous ensemble leurs pipes. Au bout de deux heures, les concurrents n'étaient plus qu'un nombre de quatre.

Peu après on proclama vainqueur du concours M. Vanderhuden, qui avait maintenu sa "bouffarde" pendant 2 h 47 m 17 s, battant M. T. Serolles d'une "bouffée".

La gloire de M. Fr. Kos reste donc entière....

Bureau des Egoûts.

A la requête du maire Behrman, les membres du Bureau des Egoûts se sont réunis hier après midi, pour prendre connaissance du rapport des ingénieurs chargés de l'examen du réseau.

Le rapport très volumineux donne l'exposé des travaux accomplis par les experts qui approuvent entièrement les plans de M. Earl, le surintendant du Bureau des Egoûts.

IL EST SI DUR

De refuser certains articles alimentaires pendant les repas. Vous en voulez, mais vous savez que vous souffrez d'indigestion. Agencez, Goussier, Mouton de Toul, Crampes ou Vomissements vous rendent malheureux. Dans le

HOSTETTER'S STOMACH BITTERS

vous trouvez sûrement du soulagement. Il fortifie les organes digestifs et prévient ces maux qui aggraveront un Dyspepsie Chronique si on les néglige. Essayez une bouteille et voyez par vous-même. Chez tous les pharmaciens et marchands.

lui la femme idéale et qu'en ce moment même il était à côté du bonheur et n'avait qu'à étendre la main pour s'en emparer. Il se disait aussi que s'il le laissait s'échapper il ne le retrouverait peut-être plus.

A minuit, après l'hymne de triomphe qui couronne cette œuvre bizarre, lorsqu'il sera la main de ses amis et de la Normande qu'ils emmenaient avec eux, il le envira d'un long regard dans lequel il y avait du regret. Et il remonta dans sa voiture en songeant que d'un mot peut-être il aurait pu se l'attacher à jamais.

Mais bientôt dans la confusion des idées de désir, de vengeance et de châtiement qui s'em mêlaient dans son cerveau, il n'entrevit plus les beaux cheveux et les yeux si expressifs de Renée, les lignes de son cou de déesse et les blancheurs de ses épaules qu'à travers un brouillard, comme les marins voient passer dans la brume de novembre un vol de cygnes qui descendent des glaces du nord vers les pays du soleil.

XIII

SONNEZ, FANFARES!

Comme au jour où le jeune don André de Brévannes avait donné une fête à ses camarades de régiment et à d'autres amis, à Fontaine-aux-Bois, du vivant de sa grand-mère, la bonne duchesse

de Brévannes, le vieux château se réveillait. Les gardes, les régisseurs, les bûcherons et les journaliers qui devaient se transformer en rabaudeurs, tout le personnel des cuisines et des écuries de l'hôtel de Paris, venu à la rescousse des gens de Fontaine, étaient sur pied.

Les breaks, les chars à bancs, les victoires faisaient la navette entre Joigny et Fontaine, transportant des provisions, des outils, des domestiques, des valets de pied, des valets d'écurie et des valets de chiens pour la grande réception et les chasses du lendemain.

Comme jadis pour la pauvre Jeanne Vernier, un petit coupé mystérieux devait ramener de la gare vers la tombée de la nuit, la belle blonde, Angèle Béron, l'ancienne maîtresse du capitaine Ohallieff dont le comte de Rouvres ne pouvait plus se passer.

Elle l'avait eue avec ses grâces et ses sourires. Oh! ce n'était pas de l'amour qu'il avait pour elle! Il se disait avec raison que son cœur qui ne s'était ouvert qu'une fois était fermé et bien fermé, à tout jamais.

Si la ravissante fille était devenue un besoin pour lui, ce n'était pas par suite de ce tendre et profond sentiment qui s'appelle l'amour et qui seul en mérite le nom. Mais près d'elle il lui semblait

que ses remords étaient moins lourds à porter, ses angoisses moins vives, ses regrets de sa chère inconnue moins poignants.

Il la voulait auprès de lui, comme autrefois André de Brévannes voulait sa douce Jeanne Vernier.

Mais entre eux il y avait une différence. L'officier désirait sa Jeanne parce qu'elle était sa vie, son espoir, sa joie, qu'il paraissait en un mot et que la séparation était pour lui une souffrance.

Son meurtrier exigeait la présence de la blonde Angèle non par suite de sa passion pour elle, mais par crainte de l'isolement, parce qu'à ses yeux elle avait le privilège d'éloigner les spectres qui l'assaillaient, les fantômes de ses victimes; parce que le silence, l'isolement et les ténèbres l'épouvantaient.

Pour rendre d'un mot la situation, elle était devenue pour lui un talisman contre la peur qui s'était emparée de lui, qui le talonnait sans relâche et qui le traquait dès que les lumières des lustres ne l'éclairaient plus et qu'il rentrait, au sortir des salles de jeu ou des salles de fêtes et de spectacles, dans la solitude qui terrifia l'âme de tous les criminels grands ou petits, princes qui ont versé le sang des peuples, bandits qui ont tué le passant pour lui voler sa bourse.

Les joies du triomphe, l'orgueil des millions reconquis,

après l'avoir soutenu quelque temps, n'avaient plus de puissance sur lui.

C'était fini. Malgré tout son énergie, il se sentait entouré de dangers, suivi d'invisibles ennemis.

La fin de l'été cette année-là fut d'une admirable sérénité. Rien n'annonçait encore l'approche de la mauvaise saison.

Le parc de Fontaine était plus beau que jamais.

Les corbeilles du voisinage de la terrasse, les pelouses qui s'étendaient à une distance d'un kilomètre, les fontaines et les bosquets d'arbustes à fleurs, les avenues séculaires, tout était rajeuni, peigné, soigné, avec une véritable perfection.

Les gazons étaient de velours, les allées sans une trace visible de voitures ou de cavaliers.

Chaque matin le parc faisait une nouvelle toilette de gala. Vers deux heures de l'après-midi le comte, arrivé dans la matinée, sortit de sa chambre des commodes où jadis il se plaisait, près de son ami Chevilleff, et que jusque-là, il n'avait pas voulu échanger contre une autre.

L'artiste n'était pas averti de cette réunion. Seul peut-être il n'avait pas conçu de soupçons contre son intime qu'il ne pouvait supposer capable d'une mauvaise action, et cependant le comte osait à peine se trouver en sa présence dans la crainte de se trahir.

Le mépris de son camarade d'enfance eût été le dernier coup pour lui.

Les invités ne devaient arriver que pour le dîner, quelques-uns seulement le lendemain, à la première heure.

Le comte descendit et se trouva en face de l'ancien garde-châf. Labrousse, toujours aussi robuste et toujours le même depuis le drame de Fontaine.

Lui, le maître, il semblait vieilli, fatigué, févreux, comme un malade qui n'a pas fermé l'œil de trois jours.

Son front se creusait de rides plus profondes. Ses yeux brillants étaient cerclés de noirs bleuâtres.

Le gros homme demanda: — M. le comte s'obstine donc toujours à ne pas habiter le château? Il y serait mieux que dans ces commodes.

— Je m'y plais.

— A la vérité, M. le comte vient si rarement chez nous qu'il lui est à peu près indifférent de prendre un appartement ou l'autre. Une nuit est bientôt passée. Je crois que nous aurons du beau temps pour nos chasses.... J'espère que M. le comte sera satisfait....

— Vous avez du gibier, M. Labrousse?

— Beaucoup. Un peu de plus et il ne resterait pas de récoltes.

— Des lièvres?... En quantité... Les fermiers

l'auraient même si M. le comte n'était aussi généreux avec eux.

— Je fais de mon mieux pour contenter le monde. Et des perdreaux?... — Un peu moins qu'on ne pensait, monsieur le comte.... Il est survenu des orages qui ont détruit quelques couvées dans les fonds, mais, en somme, on ne peut pas se plaindre. Il ne manque pas de chevreuil, et quant aux lapins, les invités de M. le comte pourront en faire un massacre. Personne n'en sera fâché.

— Les faisans?... — Ils vont bien, monsieur le comte. En octobre, vous pouvez en faire tuer autant que vous voudrez.

— Parfait.

— Ragueot dit qu'il y a des bandes de sangliers du côté de la mare aux biches. Si M. le comte désire, on pourra faire une petite battue dans le quartier. En somme, les amis de M. le comte ne s'ennuieront pas.

— C'est bon. Faites moi seller un cheval, Labrousse.

M. le comte veut faire une petite promenade?

— Pour tuer le temps, en attendant qu'on fusille vos perdreaux.

L'ordre était déjà donné. Deux minutes après, le comte Xavier, maître incontesté de cette magnifique propriété et de beaucoup d'autres, s'en allait au pas d'un cob irlandais d'une al-

lure et d'une docilité parfaites, vers le petit pavillon où Jeanne Verdier avait été enfermée quelques jours.

Ragueot, le garde, qui le rencontrait, mit la main à sa cepe, salua militairement et s'arrêta pour le regarder s'éloigner.

Ragueot était le premier qui eût découvert le cadavre du malheureux jeune duc dans la matinée qui avait suivi le crime.

Il frappa le sol de sa botte et gronda dès que le maître fut assez loin pour ne pas l'entendre: — Il est riche à millions, ce coco-là, et en liberté; n'empêche que c'est lui qui a fait tuer notre pauvre monsieur André! Il n'y a donc plus de justice ni de bon Dieu!

Le comte réfléchissait. S'il ne voulait pas habiter le château c'est que cette grande maison l'épouvantait comme les fantômes de ses nuits. Elle était trop pleine encore de ceux qui l'avaient habitée.

A chaque pas il s'y trouvait en face d'objets qui lui rappelaient la duchesse et son petit fils. Leurs images s'élevaient en dix endroits sur les murailles, reproduites par des maîtres dont il n'osait pas faire enlever les œuvres. Morts, leur présence était partout; leur mémoire flottait dans l'air.

La suite à dimanche prochain.